4e Année. — N° 161. Dimanche, 31 Janvier 1875.

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

52 NUMÉROS ILLUSTRÉS, 24 FEUILLES DE PATRONS PAR AN
PARIS
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50.

ABONNEMENTS ET VENTE
AUX BUREAUX
DU MONDE ILLUSTRÉ ET DU MONITEUR UNIVERSEL
13, quai Voltaire, Paris

52 NUMÉROS, 52 GRAVURES COLORIÉES ET 24 FEUILLES DE PATRONS
PARIS
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50. — Trois mois, 7 fr.

SOMMAIRE

GRAVURES : Robe de velours noir. — Corset cage. — Corset sultane (devant et dos). — Ceinture cage. — Pan de cravate. — Bande en guipure Richelieu. — Quart de tapis ou de coussin. — Quart de tapis de table. — Bande pour portières. — Deux cravates de dames. — Parure habillée. — Toilette en cachemire et matelassé. — Toilette en feutre bleu marine. — Toilette en faille noire. — Bébés.

SUPPLÉMENT : Planche de modes coloriées.

EXPLICATION DES GRAVURES

1. Robe de velours noir à jupe tout unie. — La grande originalité de cette toilette de grande dame consiste dans le plastron de satin blanc posé devant et derrière, lequel est recouvert de tulle blanc, entièrement et très-finement brodé de jais blanc. Les manches sont à crevés de satin, recouverts également de tulle de soie blanc, brodé de jais blanc. La partie claire indique que le dessous de satin est, par derrière, légèrement décolleté en cœur; le plastron forme également le cœur par devant, mais n'est pas recouvert de tulle brodé.

2. Corset-cage. — Ce corset, très-léger et très-souple, est adopté par toutes les femmes délicates; les lanières de caoutchouc du corset, qui forment des jours, permettent de porter le corset sans fatigue aucune. — Modèle de M. de Plument.

3-4. Corset sultane (vu devant et derrière). — Ce corset, d'une forme parfaite, est en beau coutil de satin blanc; une bande de peluche blanche encadre le tour des hanches, et une dentelle montée à double tête avec ruban bleu dans le milieu entoure la poitrine. — Modèle de M. de Plument.

1. ROBE DE VELOURS NOIR. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

5. Ceinture cage. — Modèle de M. de Plument. — Cette ceinture offre le même avantage que le corset de même travail; elle est légère, souple, grâce à sa confection, qui est établie par des lanières de caoutchouc en bandes, retenues par des bandes de lacet crochet, dans lesquelles on entre des baleines.

6. Pan de cravate guipure Renaissance. — Modèle du Sphinx, 55, avenue de l'Opéra. — Il faut tracer les contours du dessin sur moleskine, puis coudre le lacet Renaissance à la place qui lui est assignée.

C'est un grand tort de ne pas coudre solidement le lacet sur la moleskine; car dans ce cas, lorsque l'on arrive à faire les jours, on se trouve arrêté par de grandes difficultés : les contours, mal arrêtés, se déforment, l'ensemble du travail est tout à fait défectueux; où on devrait avoir un ovale bien arrondi, on n'a plus qu'un cône tronqué; les angles s'arrondissent, enfin le travail est mauvais; tout dépend donc de l'attention que l'on met à bâtir le lacet; le point doit suivre surtout la courbe extérieure des dessins, de cette façon le lacet ne bridera pas, ce qui arriverait si on s'occupait en premier lieu de l'intérieur.

Lorsque le lacet est cousu bien adhérent à la moleskine, on remplit tous les intervalles avec des jours Renaissance.

Encore une observation: il faut bâtir les dents extérieures de la cravate avant le motif du milieu; les courbes de celui-ci viennent border le bas des dents dont le pied est caché et soutenu par la ligne extérieure du lacet de la palme du milieu.

Lorsque tous les jours sont faits, il nous reste encore à encadrer la palme du milieu d'un petit agrément qui simule un plumetis en relief, et se coud tout simplement à points de côté dissimulés en dessous. Après, il ne reste que le picot extérieur, et la cravate est terminée.

Toute préparée et échantillonnée, avec les fournitures spéciales, cette cravate coûte 8 fr. les deux pans.

3. CORSET SULTANE (DOS).

2. CORSET CAGE.

7. Bande en guipure Richelieu. — Depuis que la toile Colbert a été adoptée pour les ouvrage en guipure Richelieu, on ne peut se rendre compte combien cette broderie a acquis de faveur.

Tous les pleins de notre modèle sont encadrés d'un feston pris sur l'étoffe, et les intervalles sont coupés par des barrettes vénitiennes ou festons faits sur fils lancés au défaut de l'étoffe. S'il faut me répéter, je vous dirai : faites ces barrettes avant de couper votre étoffe; pour les jours des ailes, il n'en est pas de même : festonnez les contours, enlevez l'étoffe et faites les brides.

8. Quart de tapis de table ou de coussin. — Modèle de Mme de Mill. — Ce dessin est réduit au tiers de sa grandeur; mais avec un peu d'expérience, on peut le grandir beaucoup plus encore; les pyramides seront plus accentuées, les encadrements auront plus d'ampleur, et l'effet n'en sera pas moins heureux. Que l'on brode sur drap, sur cachemire ou sur toile écrue, le travail est le même; il se fait au point lancé ou point russe, en soie ou en laine travailleuse. Le modèle que nous reproduisons était sur toile écrue; la frange, d'un côté, est faite par l'étoffe défilée, et, de l'autre, elle est rapportée, et les houpes couponnées sont faites avec les soies brodeuses.

9. Quart de tapis de table. — Modèle de Mme de Mill, 21, boulevard des Batignolles. — Ce dessin est donné au quart de sa grandeur; il se brode sur toile écrue, drap ou cachemire, moitié au passé en points lancés en câblé de soie et en brins de soie d'Alger ou de laine de Hambourg lancés et couponnés de cordonnets mais; son style rappelle les dessins de cachemire, et si on sait bien marier ses nuances, il produira un fort joli effet.

10. Bande pour portières, rideaux, tapis de table. — Modèle du Sphinx. — Prendre du drap de soldat ou drap un peu grossier, tracer dessus à grands traits notre dessin, couper des petits ronds de carton mince, et les poser à l'endroit où sont représentées des marguerites, en les maintenant par quelques points de côté extérieurs.

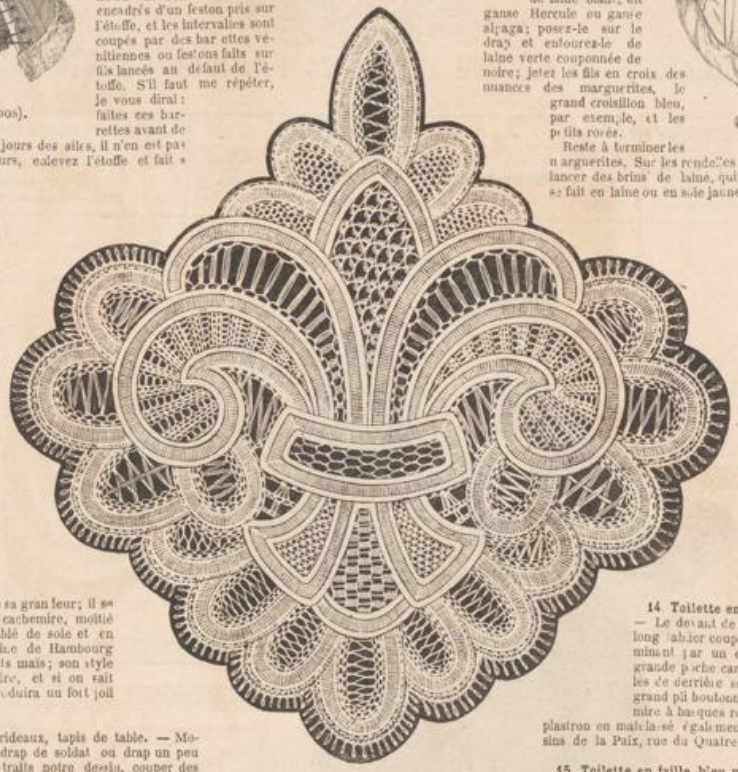
Puis, à l'aide de laine de Hambourg, former les tiges des torsades qui entourent ces marguerites. On prend, pour le milieu, de la laine de deux nuances de marron, et on la couponne avec de la soie noire; les brins formant feuilles seront de plusieurs nuances de vert, avec point de perles dans le bout en soie plus soutenue de ton que celui de la feuille.

Quant à la bordure extérieure, prenez un lacet de laine blanc, dit ganse Hercule ou ganse alpaga; posez-le sur le drap et entourez-le de laine verte couponnée de noire; jetez les fils en croix des nuances des marguerites, le grand croisillon bleu, par exemple, et les petits roses.

Reste à terminer les marguerites. Sur les rondelles qui sont percées au centre, il faut lancer des brins de laine, qui les recouvrent en entier; le cœur se fait en laine ou en soie jaune, au point de nœud.

Cette bande se fait plus ou moins large, selon l'objet auquel on la destine.

4. CORSET SULTANE (DEVANT).



6. PAN DE CRAVATE EN GUIPURE RENAISSANCE.

11. Cravate de dame en crêpe de soie bleu pâle. Les bouts sont ourlés et piqués, et se terminent par une valenciennes blanche très-froncée.

12. Cravate de dame en crêpe de Chine rose. Le bout carré s'encadre dans un bord en filet brodé à dents carrées et festonnées.

13 Parure habillée. — Une fraise de dentelle bien fournie forme le col; un coquillé de dentelles au milieu desquelles se trouvent des coques de velours ou de rubans, complètent l'ensemble; la manche droite, se termine en sabot par une dentelle rehaussée assortie à celle du coquillé.

14 Toilette en cachemire et matelassé noirs. — Le devant de la jupe est en cachemire avec long tablier coupé par trois biais lisérés et se terminant par un effilé soie et jais. Sur les côtés, grande poche carrée avec revers en matelassé. Les les de derrière sont en matelassé et forment un grand pli boutonné au milieu. Corsage de cachemire à basques rondes; manches en matelassé; col plastron en matelassé également. — Modèle des Grands Magasins de la Paix, rue du Quatre-Septembre.

15. Toilette en faille bleu marron, se composant d'un jupon à demi-traîne orné de trois volants se terminant par des plissés

7. BANDE EN GUIPURE RICHELIEU.

par quelques points

s tiges des torsades
milieu, de la laine

ANE (DEVANT).

rs au centre, il faut
en entier; le cœur
œud
de se fait plus ou
e, selon l'objet au-
destine.

ate de dame en
ole bleu pâle. Les
ourlés et piqués, et
t par une valencien-
très-froncée.

ate de dame en
d'une rose. Le bout
dre dans un bord
dé à dents carrées
s.

e habillée. — Une
taille bien fournie
ol; un coquillé de
milieu desquelles
des coques de ve-
e rubans, complé-
che; la manche
rnine en sabot par
rehaussée assortie
billé.

t matelassé noirs.
en cachemire avec
s lisérés et des ter-
nals. Sur les côtés,
en matelassé. Les
assé et forment un
Corsage de cache-
en matelassé; col
des Grands Maga-

posant d'un jupon
nt par des plissés

Maison de Fabricant, imp. Paris.

1875 N° 161

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13 Quai Voltaire à Paris

Toilettes de Mme Dubois, 31, rue d'Anjou.
Gants de la Parfumerie Nimon, 31, rue du Quatre Septembre.
Parfumerie Violet (A la Reine des Abeilles) Bd des Capucines, Rotonde du Gd Hôtel

bordés de faille bleu ciel
dessus du dernier volant,
quatre fronces très-ser
volant qui encadre le ta
marine, liséré de faille b
Corsage à basques coup
le postillon à pli, qui est
tour du cou, formant col
vers froncés avec trois g
— Modèles des grands m
tembre.

16. Toilette en faille
Il est orné par devant d
froncés, que surmonte u
froncé deux fois en haut
blier, a pour garniture d
perlée; ces biais sont pos

ou avec le pli quadruple. L
deux bis de côté forment u
sorte de revers doublé d
faille blanche qui remonte d
côté et fixe les plis du tablie
Au bas de la jupe, sur les l
de derrière et se perdant so
le revers, garniture de fail
blanche, haute de 25 à 3
centimètres, découpée à l'em
porte-pièce et plissée tro
fois en haut et en bas, à
centimètres du bord. Cett
même garniture se retrouve
mais plus basse, au bord d
tablier, qui est orné d'un e
filé gaufré. Corsage à ba
ques, rondes sur les hanches
pointues devant et derrière
et entourées d'un petit plis
de faille blanche découpée
Sur ce corsage, qui est mon
tant, on a plissé du tulle de
soie sous lequel la faille mau
ve fait transparent. Une gar
niture froncée en faille b'an
che cache la fin des plis e
leur fait former chemisette
Un double col de faille blan
che doublé de mauve enserre
le cou, remontant en forme
de carcan. Manches de faille
mauve, avec garniture fron
cée en faille blanche à la
partie extérieure de la man
che. — Modèle de la maison
Duboys, 31, rue d'Anjou.

Costume en faille vert ré
séda, avec tunique boton
nant derrière, en drap ou ca
chemire de l'Inde, ou en sic
lienne vert olive. Le jupon
est orné tout autour d'un vo
lant plissé, puis d'un volant
en biais froncé et liséré;

bordés de faille bleu ciel; ces mêmes plissés se retrouvent au-dessus du dernier volant. Tablier coupé carré, drapé derrière par quatre fronces très-serrées, faisant coquiller par derrière le volant qui encadre le tablier tout autour. Un nœud de faille bleu marine, liséré de faille bleu pâle, attache ce tablier par derrière. Corsage à basques coupées, garnies du même plissé bordé, sauf le postillon à pli, qui est simplement liséré. Roche de faille autour du cou, formant col revers par devant. Aux manches, revers froncés avec trois garnitures plissées retombant sur la main. — Modèles des grands magasins de la Paix, rue du Quatre-Septembre.

16. Toilette en faille noire. — Le jupon est à traîne unie. Il est orné par devant de deux volants en biais roulentés et froncés, que surmonte un haut bouillonné tiré à deux têtes et froncé deux fois en haut et en bas. La tunique, ou plutôt le tablier, a pour garniture deux biais de velours fixant une blonde perlée; ces biais sont posés à 30 centimètres de distance l'un de

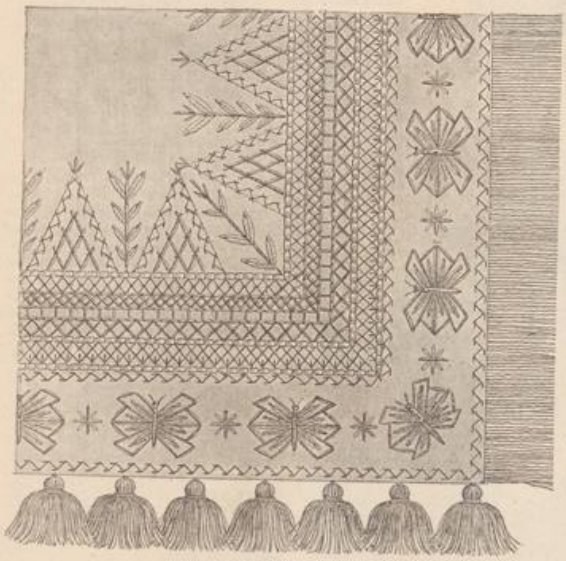
5. CEINTURE-CAGE.

l'autre, de façon à simuler un double tablier qui se drape sous les plis du jupon. Corsage à basques rondes et fermées. Manches ouvertes à la couture extérieure et ornées, comme les basques, d'un biais de velours et d'une blonde perlée. L'encolure en cœur est entourée d'un biais semblable et d'une blonde formant revers. — Modèle de Mme Élise.

E. BOUGY.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE

Toilette mauve ou couleur pêche. — Le devant de la jupe est bouillonné sur une hauteur de 30 centimètres; les bouillonnés sont coupés par des garnitures de faille blanche découpées à l'emporte-pièce et froncées deux fois aux deux bords. La jupe est à traîne par derrière, sans pouf, et montée avec trois plis creux



8. QUART DE TAPIS OU DE COUSSIN.

9. QUART DE TAPIS DE TABLE.

ou avec le pli quadruple. Les deux lés de côté forment une sorte de revers doublé de faille blanche qui remonte de côté et fixe les plis du tablier. Au bas de la jupe, sur les lés de derrière et se perdant sous le revers, garniture de faille blanche, haute de 25 à 30 centimètres, découpée à l'emporte-pièce et plissée trois fois en haut et en bas, à 5 centimètres du bord. Cette même garniture se retrouve, mais plus basse, au bord du tablier, qui est orné d'un effilé gaufré. Corsage à basques, rondes sur les hanches, pointues devant et derrière, et entourées d'un petit plissé de faille blanche découpée. Sur ce corsage, qui est montant, on a plissé du tulle de soie sous lequel la faille mauve fait transparent. Une garniture froncée en faille blanche cache la fin des plis et leur fait former chemisette. Un double col de faille blanche doublé de mauve enserre le cou, remontant en forme de carcan. Manches de faille mauve, avec garniture froncée en faille blanche à la partie extérieure de la manche. — Modèle de la maison Duboys, 21, rue d'Anjou.

Costume en faille vert réséda, avec tunique boutonnant derrière, en drap ou cachemire de l'Inde, ou en sicilienne vert olive. Le jupon est orné tout autour d'un volant plissé, puis d'un volant en biais froncé et liséré;

10. BANDE POUR PORTIÈRE, RIDEAUX, TAPIS DE TABLE, ETC.

puis, au-dessus, un bouillonné en trois parties, à doubles fronces et à tête en haut et en bas; un autre petit volant remonte et termine la garniture du jupon. La tunique n'a d'autre ornement qu'un liséré de faille; elle est boutonnée derrière jusqu'à 20 centimètres de la taille et drapée à cette hauteur, et sans pouf, par trois plis plats que cache un gros nœud de faille. Petit col revers, forme carcan, posé en cœur sur le devant et ouvert derrière comme la tunique. Manches à coudes, avec double revers plissé en faille réséda. — Modèle de la maison Duboys, 21, rue d'Anjou.

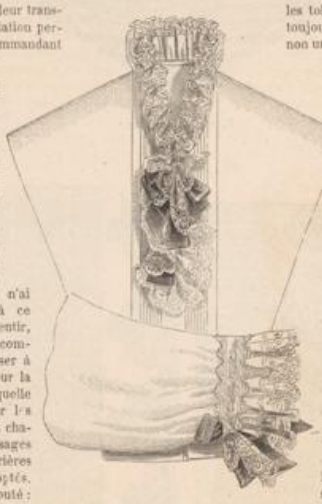
COURRIER DE LA MODE

J'admire de très-bonne foi, sans parvenir à les imiter, ces arbitres souverains du bon goût, qui lancent comme autant de décrets leurs sentences inexorables et sans appel. Ceci se porte, — ceci ne se porte pas. — N'adoptez pas cette forme. Une femme comme il faut ne saurait ainsi sacrifier à la fantaisie du moment. Telle mode ne durera pas, elle est incompatible avec les allures de notre époque, etc., etc. Je craindrais

11. CRAVATE.

trop, moi, qui n'ai pas l'autorité que confère une longue expérience et l'assurance que donne une vieille réputation acquise en des temps moins fantaisistes, je craindrais trop, dis-je, d'induire en erreur mes confiantes lectrices. Je me contente de leur signaler les choses nouvelles qui font leur apparition dans le domaine de la mode; je leur transmets mon appréciation personnelle, recommandant toujours d'assimiler à leur personnalité les conseils généraux que je donne, confiante d'ailleurs dans le bon goût de chacune d'elles, en ce qui touche l'application de ces conseils. Je ne sais si je suis dans le vrai en agissant ainsi; mais je n'ai point eu jusqu'à ce jour à m'en repentir, et n'ai que des compliments à adresser à nos abonnées pour la rapidité avec laquelle je suis comprise d'elles, que des remercîments à leur faire pour les nombreuses marques d'approbation et de sympathie que je reçois chaque jour. J'ai dit, par exemple, que je croyais à la vogue des corsages boutonnés et lacés derrière, remis en faveur par les couturières les plus en renom, et que les femmes les plus élégantes ont adoptés. J'ai dit que je trouvais cela seyant, gracieux, mais je n'ai pas ajouté : désormais on ne portera que des corsages agrafés derrière; on fera ainsi non-seulement les robes de bal ou de grande toilette, mais encore les costumes de voyage ou d'appartement.

Cela pourrait être gênant, en effet, pour les vêtements qui doivent être endossés très-rapidement, et je ne vois nul inconvénient, au contraire, à ce qu'on fasse ceux-là avec boutons et boutonnières par devant, réservant l'autre façon pour les toilettes habillées. On a toujours auprès de soi, sinon une femme de chambre, au moins une *bonne* qui, à défaut d'une mère ou d'une sœur, sera suffisamment adroite pour vous rendre, à un moment donné et de temps en temps, le léger service de lacer quelques œillets ou de boutonner quelques boutons.



13. PARURE HABILLÉE.

12. CRAVATE.

Mme Duboys, dont le bon goût ne m'a jamais paru en défaut, ne fait pas autrement les corsages décolletés ou montants qui accompagnent les toilettes du soir. Elle fait également boutonnées derrière les cuirasses et la plupart des tuniques, et obtient comme résultat de faire paraître souples et rondes les tailles les moins gracieuses. Cette coupe, en effet, marque la taille en présentant à l'œil les lignes onduleuses qui ne peuvent qu'être avantageuses à l'ensemble, à la silhouette de la femme. Les corsages de bal, par exemple, qui sont ordinairement blancs ou de nuances claires, sont infiniment plus seyants faits ainsi tout plats, avec une petite basque courte

14. TOILETTE EN CACHEMIRE ET MATELASSÉ.

15. TOILETTE EN FAILLE BLEU MARINE.

descendant un peu par devant en pointe arrondie, bien maintenue par quelques baleines. Cette basque n'a vers les hanches que 5 à 6 centimètres et se prolonge un peu derrière; les œillets sont faits en dessous sur un ruban de soie, et disparaissent une fois le corsage ajusté au buste par le lacet. Le corsage d'une charmante toilette de bal exécutée par Mme Duboys, en faille et tulle blancs, et fait ainsi, m'a paru extrêmement gracieux.

Quant à la jupe, c'était une merveille. Le dessous était en faille; dans le bas, se trouvait un volant haut de 30 centimètres en gros tulle double monté à gros plis creux se touchant; sur le dessus de chaque pli était posé à plat un biais de faille blanche; au-dessus de ce volant une multitude de petits volants en tulle de soie garnissaient la jupe jusqu'au haut. Une sorte de tablier, composé de trois grandes pointes de faille blanche, entourées de blonde perlée, et dont la partie aiguë tombait jusqu'au grand volant, ornait le devant et les côtés de la robe. Ces pointes étaient ainsi disposées : une sur le milieu du devant, une de chaque côté. Une longue traîne de feuillages sombres, ombrés et cristallisés, accompagnait la pointe de gauche, ramenée pourtant un peu arrière sur la traîne. Sur le corsage, très-plat, lacé derrière et à basques courtes, semblable à celui dont j'ai parlé plus haut, une légère draperie de tulle se croisant sur la poitrine et retenue par une courte traîne de feuillages remontant sur l'épaule. Je donne cette toilette comme un type d'élégance irréprochable. Mme Duboys l'a fait exécuter pour l'une de nos abonnées, qui est devenue sa très-fidèle cliente. Je rappelle l'adresse de Mme Duboys pour celles de mes lectrices qui ne reçoivent le journal que depuis peu de temps et afin d'éviter une correspondance inutile, puisque c'est à elle qu'on doit s'adresser directement. Mme Duboys demeure, 31, rue d'Anjou-Saint-Honoré.

Bien que la grande préoccupation du moment pour les femmes soit la robe de bal, il est bon, cependant, de ne pas négliger tout à fait les autres objets de toilette dont nous nous parons habituellement; et comme il y a assez longtemps, ce me semble, que je n'ai traité la question si importante de la lingerie, je vais les conduire avec moi chez Mme Day-Fallette, qui a installé depuis peu ses salons de vente, 15, boulevard de la Madeleine. Il est difficile, je crois, de réunir une foule d'objets plus charmants, plus élégants que ceux qui sont étalés un peu partout, non point sur des comptoirs ou des vitrines, mais deci delà sur une table, sur des fauteuils, des canapés, des poufs, dans un désordre qui est trop artistique pour ne pas avoir été savamment étudié par l'intelligente créatrice de ces charmantes choses. Sur cette table du milieu, nous trouvons des mouchoirs merveilleux dignes de figurer dans la plus riche corbeille; puis d'autres plus simples, avec jours ou broderies, petites dentelles, chiffres et festons en couleur; des cravates en crêpe de Chine brodées; d'autres blanches, en mousseline, avec entre-deux et valenciennes; puis des fleurs, et parmi ces fleurs, ces jolis petits bouquets pour coiffure ou corsage, montés, les premiers sur une longue épingle qui se fixe dans les cheveux, les autres sur une broche-agrafe.

Les bouquets sont d'un prix *très*-modeste et je les recommande spécialement à mes lectrices comme une des plus charmantes fantaisies que l'on puisse se donner. Il y a surtout les violettes simples, les violettes de Parme ou blanches qui sont, par un secret magique, aussi parfumées que les violettes fraîches les plus nouvellement cueillies. On en trouve partout de ces bouquets, chez Mme Day-Fallette, jusque dans les capitons des sièges. Dans un ordre d'idées plus sérieux j'ai remarqué l'étonnante variété de formes de cols simples ou élégants que contiennent ses cartons. Ce n'est pas un mince mérite que de créer du nouveau en ce genre et, pourtant, je n'ai pas vu une parure semblable; on comprendra donc que je ne puisse entrer dans la voie des descriptions. Je me contente d'ajouter qu'il y a des parures de tout prix et que toutes sont charmantes. La lingerie *sérieuse* n'est pas moins soignée dans cette maison. J'ai vu là un grand nombre de modèles de chemises très-admirablement compris au point de vue de l'usage ou de la coquetterie, puis des matinées en piqué avec des bandes brodées, des peignoirs charmants, etc., etc. Mme Day-Fallette fait également les robes légères composées d'entre-deux et de bouillonnés que je vantais, il y a quelque temps, pour les toilettes de petites soirées; elle fait des arrangements de tuniques ou de tabliers avec de hautes dentelles et emploie toutes celles que l'on possède déjà; enfin, j'ai pu me convaincre qu'en dépit de son goût parfait elle a le très-rare esprit d'être très-modérée dans ses prix, ce qui m'a déterminée à recommander spécialement sa maison à mes lectrices.

MARIE DE SAVERNY.

16. TOILETTE EN FAILLE NOIRE.

LA ROSE D'ANTIBES

IX (suite)

Puis, tant le fond de cette nature d'apparence si fruste était excellent, le docteur, craignant d'avoir affligé le gros garçon ajouta :

— Tu dois être fatigué. Tu viens de faire une longue route, peut-être ?

— Je viens de Paris en droite ligne. Le désir que j'avais de me trouver plus tôt près de vous... répondit effrontément Paul Moreau.

— C'est bien, mon garçon, va dormir, dit le docteur en sonnant un domestique, qui parut aussitôt et se tint immobile sur le seuil de la porte, attendant des ordres.

C'était celui-là même avec lequel Paul Moreau avait eu un démêlé si vif au bas de l'escalier.

— Jacques, dit le docteur en désignant Paul, vous installerez monsieur dans le pavillon du jardin.

— Pardon, monsieur le docteur, objecta le domestique, mais est-ce que M. Marius quitte le pavillon?

— Oui, répondit le docteur. M. Marius habitera désormais la clinique. Je vous charge même d'y transporter ses effets sur l'heure.

Jacques s'inclina. Cependant il regarda Paul avec une mauvaise humeur visible et ne put s'empêcher de sacrifier à sa rancune en disant :

— Il faudra donc que je transporte les bagages de monsieur, — il désignait Paul, — au pavillon du jardin ?

— Sans doute, dit le docteur avec une nuance d'impatience.

— Où sont-ils les bagages de monsieur? continua le domestique d'un ton goguenard.

— Ne vous embarrassez pas de cela, mon ami, dit Paul d'un ton dégagé.

Et se tournant vers le docteur :

— Mon oncle, dit-il, je ne suis pas, moi, de vos Français qui ne sauraient aller d'ici à Marseille sans s'embarrasser d'innombrables colis. Je voyage à l'américaine, moi, mon cher oncle, un sac de nuit me suffit.

— *Omnia mecum porto*, dit Cochard.

— Oui, mon oncle, j'emporte tout avec moi, comme le philosophe Ilias; c'est vous qui l'avez dit.

Le docteur ne put réprimer un sourire en congédiant le jeune homme. Celui-ci fit une tentative pour renouveler la cérémonie de l'accolade, mais le docteur Cochard lui dit en le repoussant doucement :

— Non, non, merci! C'est assez d'une fois.

Paul, un peu interdit, laissait retomber gauchement ses grosses mains rouges le long de son corps et se disposait à prendre congé, quand, une idée lui traversant l'esprit, il frappa du plat de la main son front qu'une calvitie précoce avait démesurément élargi :

— Ah! mon oncle, s'écria-t-il, voilà seulement que j'y pense! J'allais oublier... étourdi que je suis!... Je n'en fais jamais d'autres!...

— Qu'est-ce? Qu'y a-t-il?

— Moi qui ne vous ai pas encore demandé des nouvelles de votre charmante fille, mon oncle, de celle qu'on ne connaît pas dans toute cette partie de la Provence sous un autre nom que celui de la Rose d'Antibes. Ah! vous voyez que je

me suis bien informé... ma cousine Aurore, enfin! Elle va bien?

— Ah! ah! tu t'es souvenu que j'avais une fille, toi? dit le docteur en fronçant ses sourcils.

— Si je m'en suis souvenu, mon oncle! si je m'en suis souvenu! Vous me demandez cela, quand mon cœur en flamme... c'est-à-dire... non, non, mon oncle, ce serait aller trop loin, ajouta Paul en se hâtant de rétracter les paroles un peu trop brûlantes que dans l'entraînement de la situation et dans la chaleur de l'improvisation il avait laissées s'échapper de ses lèvres.

— Décidément, mon garçon, dit le docteur en poussant toujours doucement Paul, je crois que tu as besoin de repos, car tu commences à divaguer.

— Ah! mon oncle, dit Paul, qui venait de gagner la porte du cabinet du docteur en essayant une de ces sorties à reculons qu'il avait vu si bien exécuter par Bressant au Gymnase, ah! mon oncle, croyez moi si vous voulez, mais moi, qui ne vous avais pas revu depuis l'époque de mon entrée au lycée de Toulon, — il y a des années de cela! — eh bien, je ne vous trouve pas changé. Non, parole d'honneur, mon oncle, vous êtes toujours aussi jeune!

— C'est pour cela, sans doute, dit le docteur, que tout à l'heure, entrant ici comme un boulet de canon, tu sautais au cou du jeune homme qui sort d'ici et l'embrassais en l'appelant ton cher oncle.

— Que voulez vous, mon oncle, l'émotion!... dit Paul sans se lai ser déconcerter.

— Va, mon garçon, va te coucher; tu as, en vérité, besoin de repos, dit le docteur en montrant la porte à son parent.

Cette fois, le gros Paul fit une sortie définitive en essayant un sourire aimable, et, tout en dégringolant l'escalier, il se disait à part lui :

— Je crois que tout cela était assez bien envoyé! Le bonhomme a dû suffisamment s'apercevoir que j'ai fait mes humanités dans la patrie de Mirabeau! Je n'ai qu'une crainte, c'est d'avoir trop réussi. Le dernier regard qu'il a jeté sur moi surtout semblait dire : « Voilà le mari que j'ai rêvé pour ma fille! » D'abord! ceci serait dangereux!

Après avoir congédié son grotesque neveu, le docteur Cochard, rentré dans son cabinet, poussait un soupir accompagné d'un mélancolique hochement de tête.

— Voilà donc, se disait-il, voilà tout ce qui me reste de ma famille. Triste! triste, en vérité!

En ce moment, les regards du docteur furent attirés par un papier qui gisait à terre. Il le ramassa, l'ouvrit machinalement et ne put retenir une exclamation après y avoir jeté les yeux. Ce papier n'était autre chose qu'un acte bien authentique du mariage de Paul Moreau avec Mlle Hermine Robion, mariage célébré à Londres, Finsbury square, au consulat de France, devant les autorités françaises.

— Au moins ce n'est pas pour ma fille que le drôle est venu ici! exclama le docteur. Eh bien, de cela du moins, je lui sais gré. Oui, voilà qui me raccommode presque avec ce triste neveu. Ah! si tu n'as fait ce long voyage que pour rançonner un vieux parent, ami Paul, sois sans inquiétude, le bonhomme a le bil et de banque facile et se laissera faire. Mais puisque tu es un plaisant mon garçon, nous espérons bien nous donner matière à rire un peu à tes dépens.

Et le docteur Cochard, qui avait pas mal de sang gaulois infusé dans ses veines provençales, se frottait joyeusement les mains en formant ce projet peu charitable de s'amuser aux dépens du pauvre Paul Moreau.

Au moment même où notre aventurier venait de quitter le cabinet du docteur, la vieille Catherine arrivait tout essoufflée auprès de sa jeune maîtresse :

— Ah! mademoiselle, lui dit-elle en levant les bras au ciel d'un air désespéré, en voilà bien d'une autre, et qu'allons-nous devenir à présent, mon grand bon Dieu!

La Rose d'Antibes était tellement habituée aux effarements de sa vieille nourrice qu'elle ne prit guère garde à ses airs tragiques.

— Qu'est-ce donc, nourrice? lui dit-elle.

— Ah! je vais vous dire, notre demoiselle. Mais lai sez-moi d'abord respirer un peu.

— Tout le temps que tu voudras, nourrice.

— Ah! mademoiselle, c'est que cela est si extraordinaire, voyez-vous! Et puis j'ai tant couru. En voilà des affaires!

— Mais quoi donc? dit Aurore avec un calme parfait et sans quitter un instant des yeux la broderie qu'elle tenait dans ses mains.

— Ah! ma chère demoiselle...

— Eh bien, quoi encore une fois? reprit Aurore avec un flegme imperturbable.

— C'est que je vais vous dire, mademoiselle, je ne sais pas par quel bout commencer, tant j'en ai long à vous conter.

— Avoue plutôt que tu as perdu la mémoire de ce gros événement, continua Aurore en tirant toujours son aiguille avec la même régularité.

Catherine leva les bras au ciel en signe d'invocation et s'écria d'une voix scandalisée :

— J'ai perdu la mémoire! Oh! si l'on peut dire! Plus souvent! Apprenez donc, puisque vous le voulez, notre demoiselle, que M. Marius...

— M. Marius! dit Aurore en se redressant soudain, Marius! Marius! que lui est-il donc arrivé?

Et comme par enchantement l'aiguille tomba des mains de la Rose d'Antibes.

— Ah! vous m'écoutez enfin! s'écria la vieille nourrice d'un air de triomphe. Je savais bien que vous m'écouteriez.

— Oui, oui, cent fois oui! je t'écoute! Qu'est-il arrivé à M. Marius?

— Je vas vous dire...

Et la bonne femme, sûre maintenant de son succès, ménageait ses effets, comme on dit au théâtre, et se penchait à droite et à gauche d'un air de mystère, comme si elle eût craint que quelque oreille indiscrète pût l'entendre.

— Mais parle donc, nourrice, tu me fais mourir avec tes lenteurs, dit la Rose d'Antibes aussi impatiente, aussi agitée maintenant qu'elle était calme et placide un instant auparavant.

— C'est donc pour vous dire que M. Marius...

La nourrice crut encore devoir prendre un temps. Mais les beaux traits de la Rose d'Antibes s'étaient tout à coup empreints d'une si vive inquiétude, que la vieille femme reprit presque aussitôt :

— Je l'ai vu tout à l'heure sortir du cabinet de travail de monsieur.

— Qu'y a-t-il donc là de si étonnant?

— Attendez donc, notre demoiselle. M. Marius avait ses mains pleines de billets de banque, qu'il ne savait plus où les fourrer, quoi! Ce jeune homme, tout de même cela m'a fait plaisir de savoir qu'il allait pouvoir retirer de chez Salomon sa montre, sa chaîne et ses breloques. Pour lors, je me suis dit dans mon à part : Monsieur est un homme juste tout de même.

— Après? est-ce tout? dit la Rose d'Antibes avec un léger mouvement d'impatience.

— Tout? reprit la vieille Catherine, oh! que non pas, mam'zelle. Un peu de patience. Voilà donc qu'en descendant, je rencontre Jacques, le valet de chambre de monsieur. Cet homme, quand l'occasion se rencontre, nous faisons un bout de causette ensemble. Il n'y a pas de mal à cela. — Comment que vous allez, la mère Catherine? — Ça va pas mal, et vous, monsieur Jacques? D'un mot en vient un autre. On est domestique, mais on n'est pas des chiens.

— Ensuite? ensuite? Mais va donc, nourrice! dit la Rose d'Antibes en frappant violemment ses mains l'une contre l'autre.

— Ah ben! si vous m'arrêtez toujours, vous ne saurez rien, dit la vieille, convaincue de l'importance de son rôle et ne voulant pas faire grâce d'un mot à sa jeune maîtresse. Voilà donc que Jacques me dit qu'il était en train de déménager le pavillon du jardin. Ah!

— Le pavillon de M. Marius!

— Vous voilà justement comme moi, notre demoiselle. — Le pavillon de M. Marius! que je dis à Jacques. — Ce n'est plus le pavillon de M. Marius, qu'il me répond.

— C'est impossible! il s'est trompé.

— Il s'est si peu trompé, mam'zelle, que c'est votre père lui-même qui a ordonné à Jacques de transporter les effets de M. Marius à la clinique, que notre jeune homme va habiter dorénavant.

— Mais pourquoi cela?

— Qui peut le savoir? Jacques dit que c'est pour que M. Marius soit plus près de ses malades. Croyez-vous cela, mam'zelle?

Mais la Rose d'Antibes n'écoutait plus sa nourrice. Elle avait laissé tomber sa tête dans sa main et semblait plongée dans une profonde rêverie. La vieille Catherine, enivrée de son succès, se démenait de son mieux pour réveiller l'attention endormie de sa jeune maîtresse.

— Mais ce n'est pas tout! disait la vieille, non, ce n'est pas tout!

— Il y a quelque chose encore?

— Oui, mam'zelle. Voilà qu'un gros lourdaud assez mal mis, — je l'ai vu dans le jardin, — va s'installer dans le pavillon de M. Marius. Ce n'est pas juste cela, n'est-ce pas, mam'zelle?

— Un visiteur?

— Probablement.

— Qui peut-il être?

— Jacques dit que c'est un neveu de M. le docteur.

— Un neveu de mon père?

— Oui, mam'zelle.

— Je ne lui connais pas de parents.

— Dame! mam'zelle, cette fois c'est bien tout ce que je sais, dit la nourrice en soupirant.

— C'est bien, Catherine, je te remercie, dit la Rose d'Antibes en jetant sa broderie dans la chiffonnière.

Et, légère comme un oiseau, elle monta au cabinet de travail de son père.

Le docteur Cochard, le chapeau sur la tête, sa longue canne à pomme d'or sous le bras gauche, mettait en ce moment ses gants de castor.

— Vous sortez, mon père? lui dit Aurore.

— Sans doute, je sors. Te figures-tu, par hasard, qu'il n'y a plus de malades en Provence, toi?

— Pardon, mon père, mais est-ce vrai ce que m'a dit Catherine?

— Et que t'a dit Catherine?

— Que nous avons un visiteur.

— C'est vrai.

— Qui est-ce donc?

— Mon unique parent, un garçon, — ceci entre nous, — fort mal élevé, mais pour lequel je te demande grâce, au cas très-probable où il n'aurait pas l'heur de te plaire.

La Rose d'Antibes fit une petite moue qui annonçait d'une façon suffisante que la supposition de son père n'avait rien de trop hasardé.

— Mais où logez vous donc votre visiteur? dit-elle enfin au docteur.

— Dans le pavillon du jardin.

— Vous déplacez M. Marius?

— Marius était déjà déplacé.

La Rose d'Antibes hésita un instant à formuler une question qui montait à ses lèvres. Enfin elle dit :

— Père, vous n'êtes pas fâché contre M. Marius au moins, n'est-il pas vrai?

— Pourquoi serais-je fâché contre lui? Le brave garçon! Qui te fait croire cela?

La Rose d'Antibes fit une petite moue, et, tirant à elle l'un des larges boutons de l'habit du docteur, elle dit :

— C'est que hier, oui, hier, après le dîner, vous lui avez dit de vous suivre dans votre cabinet de travail, où vous êtes restés enfermés ensemble, oh! bien longtemps.

— Ah! tu me guettais donc? petit masque, dit le docteur en relevant le menton de la Rose d'Antibes.

— Non, père, non, je ne vous guettais pas, répondit l'enfant; mais, comme j'étais restée au salon, j'ai pu voir passer M. Marius quand il est sorti.

— Eh bien?

— Eh bien, cela ne m'a rien appris. M. Marius, d'ordinaire si poli, si... aimable, est passé en me saluant sans me dire un seul mot. Comprenez-vous cela, père? C'est très-mal.

— Très-mal? oui, peut-être. Cependant il faut lui pardonner, il était pressé sans doute. Ah! ça; mais quel intérêt?..

— L'intérêt de la justice. Je croyais que vous ne fussiez mal pour ce jeune homme.

— Ah! l'intérêt de la justice! dit Cochard en laissant tomber sur sa fille un regard où il y avait un singulier mélange d'attendrissement et de malice; je n'aurais jamais supposé que la justice pût inspirer un si vif intérêt à une jeune fille de dix-sept ans. Décidément c'est une belle chose que la justice.

— Enfin, vous n'êtes pas mal pour Marius? dit Aurore avec un léger mouvement d'impatience.

— Non, petite curieuse. Et si nous sommes restés si longtemps enfermés ensemble, c'est que nous avions à causer d'affaires professionnelles. Mais, encore une fois, je n'ai rien contre lui, et suis au contraire, enchanté de ses services. Sur ce, laisse-moi aller à mes malades, dit le docteur en déposant un baiser sur le front de sa fille.

La Rose d'Antibes avait joint ses deux mains sur les épaules de son père, et, par un mouvement d'une adorable câlinerie, elle reposait sa gracieuse petite tête sur ses mains ainsi croisées. Jean Baptiste Cochard contemplait sa fille avec attendrissement. Le vieillard et l'enfant formaient ainsi un groupe qui eût été une trouvaille pour un peintre.

— Êtes-vous donc si pressé d'aller à vos malades? dit Aurore.

— Oh! les enfants! Pourquoi cette question?

— C'est que, dit la Rose d'Antibes en avançant sa lèvre inférieure sur sa lèvre supérieure, par un mouvement qui eût été laid chez toute autre que cette gracieuse créature, c'est que j'aurais voulu causer avec vous ce matin.

— Plus tard.

— Cela ne souffre pas de retard.

— Cependant...

— Père, ajouta la Rose d'Antibes en élevant ses lèvres jusqu'à l'oreille du vieillard, j'ai un secret à vous confier.

— Ma chérie, dit Cochard en prenant les mains de sa fille et se dégageant doucement, les secrets d'une enfant de ton âge sont mal placés dans l'oreille d'un vieillard. Garde cela pour toi.

Et le docteur, descendant l'escalier sans plus attendre, laissa la Rose d'Antibes à la fois heureuse et confuse du résultat de sa tentative.

— Il n'a pas voulu que je lui confie ma conversation d'hier avec M. Marius, se disait-elle. Ce n'est donc pas mal à moi de garder désormais ce secret au fond de mon cœur! Ah! je ne sais pas pourquoi, mais j'en suis toute joyeuse.

Et s'arrêtant soudain :

— Oh! si, si fait, je le sais. Si je suis si heureuse, c'est d'être seule à savoir que je l'aime.

Et l'innocente, la candide Rose d'Antibes, courant au Buen-Retiro qu'elle s'était ménagé au fond des appartements du docteur, s'enferma à double tour pour rêver tout à son aise à son cher Marius.

(*A suivre.*) ÉDOUARD DIDIER.

Nous appelons l'attention de nos lectrices sur le journal *l'Éducation dans la Famille*, dont nous publions le programme à la quatrième page de notre couverture. Ce journal est destiné à rendre d'éminents services à toutes les mères de famille qui désirent s'occuper elles-mêmes de l'éducation de leurs enfants.

L'ÉPREUVE

I

L'hiver secouait son manteau de neige sur la terre; le vent du nord, pénétrant et glacial, soufflait avec violence.

Un vieillard, pauvrement vêtu, marchait lentement sur l'un des trottoirs du cours du Chapeau-Rouge à Bordeaux. Ses jambes semblaient fléchir sous le poids de son corps, et, pour soutenir sa marche chancelante, il s'appuyait sur un gros bâton de cornouiller.

Arrivé devant la place de la Comédie il s'arrêta, comme s'il hésitait à poursuivre son chemin. Alors on aurait pu voir deux larmes descendre le long de ses joues et se perdre dans sa longue barbe blanche.

Enfin, il fit un mouvement de la tête et des épaules, qui indiquait une résolution définitive, et se remit en marche.

Il descendit la rue Sainte-Catherine, s'engagea ensuite dans un dédale de petites rues sombres et tortueuses, qui le conduisirent devant un magnifique hôtel situé au centre de la ville.

Pendant un instant il parut admirer la façade de la riche demeure, puis, faisant comme un effort sur lui-même, il s'approcha de la porte cochère et mit la main sur le bouton de cuivre. Le son d'une petite cloche se fit entendre. Le vieillard attendit. Au bout d'un instant la porte s'ouvrit et le visiteur se trouva en face d'un domestique obèse, chamarré de passementerie d'argent, qui le toisait insolemment des pieds à la tête.

Sans rien dire, voyant à qui il avait affaire, le valet voulut refermer la porte. Le vieillard l'arrêta d'un geste impérieux.

— Nous ne faisons pas l'aumône, dit le domestique un peu décontenancé, c'est encourager la paresse; travaillez pour gagner votre vie.

— Oui, on doit travailler, répliqua le visiteur, quand on est jeune et fort; mais à mon âge... D'ailleurs, pourquoi croyez-vous que je viens ici implorer votre charité?

— Cela se voit à votre mine, mon brave homme. Du reste, j'exécute les ordres qui me sont donnés; retirez-vous.

Et le domestique essaya encore de fermer la porte.

Le vieillard le repoussa doucement et entra dans la maison.

— Aujourd'hui, pour moi, dit-il, vous enfreindrez l'ordre de votre maître. C'est lui que je veux voir. Veuillez m'annoncer.

— Vous voulez parler à M. Henriot? fit le valet d'un ton d'un homme qui croit rêver.

— Oui, au fils du négociant Henriot, mort il y a cinq ans.

Le domestique restait immobile, comme pétrifié de surprise.

— Eh bien, reprit le visiteur, ne m'avez-vous pas entendu et compris?

— Si fait, monsieur; seulement...

— Achevez.

— M. Henriot ne vous recevra pas.

— C'est ce que nous verrons.

Alors, sans ajouter une parole, le domestique conduisit le vieillard vers les appartements de son maître.

— Qui dois-je annoncer? lui demanda-t-il avant d'entrer.

— Antoine Henriot.

Le domestique ouvrit une porte, et, d'une voix mal assurée, il annonça à son maître :

— Monsieur Antoine Henriot.

Le vieillard entra dans le salon, et se trouva en présence d'un jeune homme d'une trentaine d'années, qui s'était levé vivement en entendant annoncer une personne portant les mêmes nom et prénom que lui.

A la vue du pauvre homme, son visage prit une singulière expression de dureté; ses lèvres se contractèrent visiblement, et il détourna la tête avec un mouvement de contrariété qui n'échappa point au visiteur, car, malgré son émotion, il semblait vouloir lire jusqu'au fond du cœur de l'homme riche.

— Que me voulez-vous? demanda brusquement celui-ci en se laissant tomber dans un fauteuil.

— Il y a longtemps que je suis absent de la France et que je vis à l'étranger, répondit le vieillard; avant de mourir, j'ai désiré revoir ma famille, et je suis revenu dans ma patrie.

— Mon cher monsieur, vos affaires ne me regardent point, fit le jeune homme d'un ton ennuyé. Il faisait certainement de grands efforts pour cacher son trouble, car l'homme qui était devant lui et qu'il ne voulait pas reconnaître l'embarrassait.

— En arrivant, continua le vieillard d'une voix attristée, j'ai appris que mes deux frères étaient morts, l'un pauvre, laissant un fils pauvre comme lui; l'autre riche, laissant un fils millionnaire. Ce frère riche, que j'ai perdu, c'était votre père.

Le jeune homme tressaillit et une vive rougeur colora ses joues.

— D'après vos paroles, répliqua-t-il en se tournant vers le vieillard, vous avez la prétention de vous faire passer pour un membre de ma famille?

Un éclair rapide passa dans le regard du vieillard; mais aussitôt il baissa la tête et répondit d'un ton humble :

— Monsieur Henriot, je suis votre oncle.

— Mon cher monsieur, votre comédie est fort bien jouée, mais vous ignorez, sans doute, que le frère aîné de mon père est mort à Ceylan il y a plus de vingt ans.

— Votre père, et vous aussi, avez pu le croire, mais cela n'a jamais été prouvé.

— Je n'en sais rien. Dans tous les cas, je n'ai pas l'honneur de vous connaître, et, pour terminer cet entretien, veuillez me dire l'objet de votre visite.

— Je vous avouerai que je suis sans ressources, dit tristement le vieillard, et je suis venu...

— Je comprends, fit ironiquement le jeune homme, vous me savez riche et vous venez, croyant facilement me prendre pour dupe, me demander de l'argent avec un nom qui ne vous appartient pas... En vérité, la tentative est hardie et j'admire votre audace. J'en suis désolé, mon cher monsieur, mais j'ai mes pauvres, mes charges particulières, je ne puis rien faire pour vous.

En achevant ces mots, il tira le cordon d'une sonnette. Un domestique parut.

— Conduisez ce monsieur jusqu'à la porte, lui dit-il, et que, désormais, on ne laisse jamais pénétrer ici de pareilles gens.

Le vieillard pâlit d'indignation. Il fit un pas vers la porte, puis, se retournant vers le jeune homme :

— Monsieur, lui dit-il en le regardant sévèrement, est-ce un des exemples que vous a donnés votre père? Je ne le crois pas. Souvenez-vous de mes paroles : Celui qui ne sait pas soulager la misère d'autrui, mérite d'en être un jour accablé. Vous me repoussez, vous me chassez de votre demeure comme un vagabond, un vil intrigant... Ah! si votre cœur ne vous dit rien en ce moment, vous êtes bien à plaindre! Je suis pauvre, la vue des vêtements que je porte vous répugne, et sans chercher à vous assurer de mon identité, vous me répondez : Je ne vous connais pas!... Soit, le frère de votre père, votre oncle, l'homme qui vous a donné son nom sur les fonts baptismaux, est un étranger pour vous. Soyez sans crainte, monsieur, je ne viendrai plus vous importuner et offrir à vos yeux le triste spectacle de ma misère. Adieu, monsieur, adieu!...

En achevant ces mots, le vieillard sortit vivement de l'appartement et gagna la rue. La force qui l'avait soutenu jusque-là, l'abandonna tout à coup, et il fut forcé de s'asseoir sur une pierre. La tête penchée sur sa poitrine, il se mit à pleurer.

— Égoïste, sans cœur et méchant! murmurait-il.

II

A l'extrême limite du quartier des Chartrons, au bord de la Garonne, on voyait encore, il y a quelques années, une vingtaine de cabanes construites avec des planches recouvertes de terre, dont le misérable aspect formait un singulier contraste avec les maisons de cet opulent quartier de la ville.

Une de ces cabanes était habitée par Adolphe Henriot, le cousin de M. Antoine Henriot.

Adolphe Henriot était très-jeune lorsqu'il entra chez son oncle pour y apprendre le commerce, il ne tarda pas à rendre de sérieux services et il parvint à remplir un poste important et à mériter de bons appointements.

Plein de confiance dans l'avenir que lui promettait sa position, il se maria. Il vivait heureux, entouré de l'affection de sa femme et de ses enfants, lorsque la mort de son oncle vint lui enlever sa douce tranquillité.

Son cousin, possesseur d'une immense fortune, pensa qu'il avait le droit de se reposer avant d'avoir travaillé. Il procéda brusquement à la liquidation de ses affaires commerciales et congédia tous les employés de la maison.

— Toutes relations vont cesser entre nous, dit-il froidement à Adolphe Henriot, et je vous engage à trouver un autre emploi.

Adolphe connaissait assez son cousin pour ne se faire aucune illusion sur le sens de ses paroles. Il se retira sans même vouloir invoquer les souvenirs du passé.

Il trouva facilement à se placer, mais à des conditions beaucoup moins avantageuses. Afin de pouvoir subvenir aux besoins de sa famille, il fut obligé de prendre un logement en rapport avec ses modestes ressources. On s'imposa toutes sortes de privations. Malgré tout, le ménage se trouva gêné souvent.

Un jour, Adolphe s'arma de courage et alla trouver son cousin pour lui demander de lui venir en aide. Il fut éconduit sans pouvoir obtenir la plus petite somme, même à titre d'emprunt. Sa femme et sa petite fille tentèrent aussi de toucher le cœur du mauvais parent; ce fut en vain : ce cœur était de marbre, la douceur ne pouvait l'attendrir.

Adolphe Henriot se résigna à souffrir. Il avait pu lutter contre la misère jusqu'à l'époque où commence ce récit, mais l'hiver était rude et le ménage manquait de bois; il avait été malade deux mois entiers et le terme de la cabane qu'il louait n'était pas payé; le propriétaire menaçait de renvoyer le locataire insolvable et il n'avait pas d'argent.

Pendant que la bise pénétrait en sifflant dans la cabane, par les trous et les lézardes, Adolphe Henriot, assis dans un coin, regardait douloureusement sa femme qui réchauffait son jeune fils sur sa poitrine, tandis que sa fille aînée, charmante enfant de douze ans, essuyait avec un mouchoir les larmes qui perlaient sur les joues amaigries de la pauvre mère.

— Ah! il est mieux maintenant, il a chaud! s'écria la mère en couvrant de baisers le petit garçon.

— Chère Honorine, murmura le mari, quel trésor d'amour renferme ton cœur!... Hélas! pourquoi ne puis-je te donner le bonheur que tu mérites!

— Mais je suis heureuse, très-heureuse, répliqua-t-elle vivement.

Une rougeur subite couvrit son front. Pourtant ce n'était pas la première fois que, voulant lui cacher ses angoisses, elle mentait à son mari.

Il se rapprocha d'elle.

— A quoi bon chercher à me tromper? dit-il tristement.

La jeune femme l'embrassa.

— Tu as raison, reprit-elle, quand nos enfants souffrent, je ne crois pas dire que je suis heureuse...

Alors tous deux se mirent à pleurer.

— Il faudra donc mourir! s'écria le malheureux père en jetant autour de lui un regard plein de sombres pensées.

La jeune femme tressaillit.

— Oh! fit-elle effrayée en étreignant son mari dans ses bras, comme si la mort fût prête déjà à le lui enlever, pourquoi parles-tu de mourir? As-tu si vite perdu la confiance que nous devons avoir en Dieu?... C'est en ce moment de suprême détresse, surtout, que nous devons nous souvenir qu'il n'abandonne jamais ceux qui espèrent en lui.

Adolphe ne répondit pas; il était accablé. Il se voyait impuissant contre la misère qui s'asseyait, hideuse, au milieu d'eux. Et cet homme si énergique et si plein de courage, perdait toutes ses forces et se laissait aller au désespoir en voyant dans quelle horrible situation se trouvaient ceux qui l'aimaient.

En ce moment, quelqu'un frappa à la porte de la cabane.

Les malheureux sont craintifs. Les deux époux tressaillirent et les enfants se rangèrent contre eux avec effroi. Cependant le mari alla ouvrir. Un mendiant entra. D'un regard rapide il fit l'inspection de la chambre délabrée et son visage s'assombrit à la vue d'une semblable misère.

— Bonnes gens, dit-il, ayez pitié d'un pauvre vieillard mourant de froid et de faim.

Adolphe lui prit la main.

— Si je le pouvais, fit-il, je serais heureux de rendre la chaleur à vos membres glacés; mais, voyez, nous n'avons pas de feu... Il nous reste encore un demi-pain et quelques poissons, vous partagerez avec nous.

Le mendiant frissonna.

— Pas de feu... murmura-t-il entre ses dents, tandis que bas...

— Oh! que l'aspect de notre cuisine ne vous effraye pas, reprit Adolphe, nous avons encore à manger pour aujourd'hui.

— Et demain? demanda le mendiant.

— Demain... fit Adolphe d'un ton lugubre en pensant à l'affreuse réalité.

— Demain, la Providence y pourvoira, dit Honorine, achevant la phrase commencée par son mari.

— Oui, oui, vous avez raison, madame, répondit le vieillard, il faut compter sur la Providence.

Et il détourna la tête pour essuyer ses yeux pleins de larmes.

Le jeune homme le fit asseoir au milieu d'eux, et un instant après les enfants causaient et jouaient avec lui comme s'ils le connaissaient depuis longtemps.

Il fut bientôt instruit de la position de ces braves gens. Plusieurs fois des larmes s'échappèrent de ses yeux au récit naïf et touchant de leurs infortunes. Il partagea le frugal souper qui lui était offert de si bonne grâce, et l'heure du repos étant arrivée, après avoir serré la main de son hôte et embrassé les enfants, il se retira dans un cabinet, où la jeune femme lui avait préparé un lit à la hâte.

Le mendiant, que le lecteur a déjà reconnu, passa une nuit très agitée : les émotions de la journée et le froid ne laissèrent point approcher le sommeil de sa modeste couche.

Le lendemain, il se leva de bonne heure, voulant quitter la maison avant le réveil de la famille. Au moment de partir, il tira de sa poche cinq billets de banque de 1,000 francs et les plaça sur une petite table avec un papier sur lequel étaient écrits ces mots au crayon :

« Ceci est pour mon hôte. »

III

Il était sept heures du matin. Voulant souhaiter le bonjour au vieillard, Adolphe Henriot entra dans le cabinet où il avait passé la nuit et fut extrêmement surpris en constatant qu'il avait disparu. Ses yeux tombèrent sur les papiers laissés sur la table.

— Il m'a écrit pour m'expliquer la cause de son départ précipité, pensa-t-il.

Il prit les papiers et aussitôt poussa un cri d'étonnement. Honorine, effrayée, accourut vers son mari.

— Qu'as-tu donc, mon ami ? demanda-t-elle.

— Tiens, regarde ! fit-il.

— Des billets de banque ! s'écria-t-elle.

— Oui. Et le vieillard, que nous avons pris pour un mendiant, est parti en les laissant pour nous.

— Mais qui est-il donc, cet homme ?

— Il est... la Providence, répondit Adolphe.

— La Providence ! Hier, j'avais donc raison ?

— Raison de compter sur elle, ma chère femme, et raison aussi de me dire qu'il ne faut jamais douter de la bonté de Dieu.

Un instant après, la famille reconnaissante priait pour le vieillard inconnu.

IV

Depuis cinq ans, le fils du négociant Henriot menait joyeuse vie. Pour se livrer à tous les plaisirs et satisfaire ses goûts insensés, il jetait l'or à pleines mains, gaspillait sa fortune et ruinait sa santé. Il avait de nombreux courtisans qui, semblables à une bande de vautours tombant sur une proie, lui faisaient hommage de leur fausse amitié et l'accablaient de louanges outrées, afin d'avoir le droit de s'asseoir chaque jour à sa table et de puiser dans ses coffres-forts.

Imprévoyant comme tous les dissipateurs, M. Henriot dévorait en quelques semaines le revenu de plusieurs mois, et chaque année, sans qu'il parût s'en apercevoir, il attaquait fortement le capital. N'ayant jamais eu le courage de penser sérieusement à ses affaires, les plaisirs absorbant tout son temps, il les négligeait entièrement et les laissait entre les mains de gens peu scrupuleux qui, gaspillant de leur côté et le volant avec audace, semblaient s'entendre avec lui-même pour préparer sa ruine.

Ses plus belles propriétés étaient déjà hypothéquées pour des créances considérables, lorsque deux vaisseaux, sur lesquels il avait de nombreuses actions, périrent dans une tempête. Cet événement acheva de le perdre. Ses créanciers mirent la main sur tout ce qu'il possédait.

Un jour, de grandes affiches roses annoncèrent aux Bordelais que les biens, meubles et immeubles de M. Henriot allaient être vendus aux enchères publiques par autorisation de justice.

Au jour indiqué, une foule compacte se pressait dans les appartements du magnifique hôtel de M. Henriot. Encore un instant, et il ne possédera plus rien; des mains étrangères vont se partager ses dépouilles.

« Celui qui ne sait pas soulager la misère d'autrui, mérite d'en être un jour accablé, » avait dit le mendiant.

Parmi les personnes qui attendaient l'heure de la vente, on eût pu remarquer Adolphe Henriot. Pourquoi sa présence en ce moment dans la maison de son cousin ? Venait-il insulter à son malheur et se réjouir de son désastre ?

Non, sans doute, car cela eût été indigne de son noble cœur.

Que voulait-il, alors ?

Un portrait de son oncle, qu'il avait tant aimé, allait être vendu. Il ne voulait pas le voir passer dans des mains étrangères, et il était là pour faire cette seule acquisition.

Cependant la vente ne commençait pas. Les notaires, les clercs et les crieurs étaient à leur poste. Dans la foule, sur la plupart des visages, se peignait l'impatience. Un bruissement vague se fit entendre, augmenta progressivement et finit par éclater en cris tumultueux.

Chacun se demandait :

— Que se passe-t-il ?

Soudain, on vit entrer un avoué accompagné d'un vénérable vieillard. Le bruit cessa immédiatement. Un silence solennel s'établit.

Alors l'avoué prit la parole :

— Messieurs, dit-il d'une voix sonore, la vente n'aura pas lieu; les créanciers sont tous désintéressés et l'acquisition générale des biens a été faite par M. Antoine Henriot, de Batavia, au nom de son neveu, M. Adolphe Henriot.

Ces paroles furent suivies d'un murmure d'étonnement.

On vit alors un homme fendre la foule et s'élancer vers le vieillard.

C'était Adolphe Henriot. Il venait de reconnaître le mendiant qui avait joué pour lui le rôle de la Providence.

Devant tout le monde, l'oncle et le neveu s'embrassèrent avec effusion.

— Demain, la Providence y pourvoira, dit le vieillard, répétant les paroles d'Honorine.

De grosses larmes coulaient le long de ses joues.

La foule émue sortit lentement de l'hôtel.

Antoine Henriot ne s'était jamais marié. Il avait amassé dans les colonies une fortune de plusieurs millions. Désirant revoir sa famille et passer tranquillement ses derniers jours au milieu d'elle, il avait réalisé ses biens et était arrivé en France, suivi de plusieurs vaisseaux auxquels il avait confié toutes ses richesses.

Il apprit la mort de ses deux frères, et lorsqu'il connut la position si différente de ses neveux, il éprouva une douloureuse surprise.

Certes, la fortune ne sourit pas à tout le monde et elle ne favorise point également les membres d'une même famille; mais ce qu'il ne put admettre, c'est que les deux cousins, habitant la même ville, fussent devenus étrangers l'un à l'autre. Pourquoi, lorsque l'un jouissait d'une immense fortune, l'autre était-il dans la misère?... Le riche avait donc dédaigné et repoussé son parent malheureux?

Il voulut tout savoir. Afin de juger par lui-même, il se présenta chez son neveu Antoine. Nous savons comment il fut accueilli.

— Mon filleul est un méchant, pensa-t-il, il court vers sa ruine; je pourrais facilement l'arrêter au bord de l'abîme; mais je ne me reconnais pas ce droit, car ce serait m'opposer au châtiment que Dieu lui réserve.

Il laissa venir la punition du riche, et ne se montra que pour récompenser le pauvre qui avait su souffrir dignement.

Antoine Henriot quitta Bordeaux; il eût craint de paraître devant son oncle, qu'il avait chassé de la maison, le voyant pauvre. Au bout de quelques années, il mourut dans un état très-misérable, repoussé par tous ceux qui, autrefois, l'avaient appelé leur ami.

Le vieillard passa ses derniers jours entouré de l'affection de ceux qui lui devaient leur bonheur.

Adolphe Henriot a su mériter l'estime et la considération de ses concitoyens; il est aujourd'hui un des notables de la ville de Bordeaux. Mais il n'a pas oublié qu'il a été pauvre et malheureux.

E. RICHEBOURG.

Les Menus de la Saison

Janvier.

MENU D'UN DINER DE 12 A 15 PERSONNES

Potage à la purée de marrons.
Carpe à la Chambord.
Filet de bœuf rôti sauce aux truffes.
Perdrix aux choux.
Terrine de foies gras.
Chevreuil ou lièvre rôti, sauce poivrade.
Croquettes de pommes de terre.
Flan de frangipane à la moelle.

Le dîner ci-dessus est du même genre que celui indiqué la semaine dernière. Rien de difficile à se procurer ni à faire. La terrine de foies gras s'achète, et le flan de frangipane à la moelle se prépare ainsi, suivant maître Gouffé :

« Mêler dans une casserole 150 grammes de farine à quatre œufs entiers; y ajouter ensuite 7 décilitres de lait, 60 grammes de beurre et une pincée de sel. Poser la casserole sur le feu, remuer le mélange et le retirer quand il devient solide. Le travailler alors vigoureusement avec la cuiller pour le rendre lisse, puis le remettre au feu et le laisser cuire vingt minutes sans cesser de le remuer. Ajouter alors 150 grammes de sucre en poudre, 100 grammes de moelle de bœuf, préalablement hachée, fondue et passée dans du lait, trente amandes douces et dix amères, préalablement pilées sans être émondées, et mouillées avec deux petits verres d'eau-de-vie. Foncer ensuite un moule à flan de 35 centimètres avec du feuilletage à huit levées; verser dedans toute la crème; faire cuire à four gai, et, après cuisson, glacer à blanc et servir vivement. »

LE BARON BRISSE.

REVUE DES MAGASINS ET DE L'INDUSTRIE

On est toujours embarrassé pour le choix d'une eau dentifrice, toutes se targuant d'être la meilleure de toutes. Aussi faut-il avoir de bons arguments pour imposer son opinion. Disons donc que celle que nous préconisons ici a été composée sous l'inspiration du célèbre docteur Évans, l'un des meilleurs dentistes de Paris. Le nom seul est une garantie, et toute personne qui voudra essayer de ce nouveau et bienfaisant produit, reconnaîtra ses précieuses qualités : conservation des dents, saveur parfumée des plus agréables. Le dépôt de ce dentifrice est, 45, rue Richer, où on peut le demander, ainsi que la poudre, même par correspondance.

Conserver toute sa vie ses cheveux blonds, châtains ou noirs, *sans les teindre*, tel est le merveilleux résultat qu'on obtient par l'emploi de la PARISINE EAU DE BEAUTÉ pour la *Chevelure*. Cette eau, vraiment bienfaisante et régénératrice, prévient et arrête instantanément la décoloration. On la trouve à la *Parfumerie parisienne*, rue de Rivoli 76, chez Mme L. Huzar, et dans toutes les bonnes maisons de parfumerie.

On expédie contre timbres-poste ou mandat.

Dépôt chez Auguste, coiffeur, RUE DE LA PAIX, 10.

Le jardin d'Alphonse Karr va être soumis à un véritable pillage par tous les fanatiques des violettes.

Mais pourquoi aller si loin; nous les trouvons sous toutes les formes : en eau de toilette, en extrait pour le mouchoir, en pommade et en poudre de riz.

La violette de Parme est la base principale des produits si recherchés de la maison Ed. Pinaud; les violettes ont été le grand succès de cette importante maison.

Contre les gerçures des mains, je vous engagerai, mesdames, à employer la pâte callidermique; c'est très-onctueux et souverain pour les crevasses.

On me demande souvent conseil sur les huiles et pommades; prenez de la pommade à l'huile de ben, et de la crème duchesse à la violette.

Les beaux sachets en satin sont parfumés à leur fleur aimée; et les coffrets renferment tous ces succès de beauté, y compris la crème-neige, le savon au suc de nymphéa et l'ixéro-bréoni, bouquet indien qui ne se trouve que dans la maison *Ed. Pinaud et Meyer*, 39, *boulevard des Italiens*.

Il est à Paris quelques maisons qui font loi pour la mode, celle de Mme Mélanie Percheron, 24, rue Vivienne, ou 30 rue de la Paix, est de ce nombre; c'est à elle que nous devons la renaissance des chapeaux blancs si élégants et si habillés; cet hiver, elle les faisait en feutre blanc de crème, avec ornements en rubans à double face n° 80; cet été ils seront en tulle, en gaze et en paille de riz. Les formes créées par Mme Percheron sont ravissantes, elle ne cherche pas à coiffer la grand'mère comme la jeune femme : chaque âge, et presque chaque physionomie, a chez elle son modèle tout préparé.

Les ceintures Rivière sont toujours, quoi qu'on fasse et qu'on dise, les meilleures ceintures abdominales entre ses pareilles; du reste elles ont pour elles la faveur des médecins les plus en renom qui la recommandent surtout même aux jeunes femmes au moment des bals et des soirées, cette simple précaution hygiénique peut leur éviter bien des souffrances. On peut écrire à Mme Rivière, 5, rue de Lille, elle se rend à domicile pour prendre mesure.

L'activité que déploie la maison du *Sphinx*, 55, avenue de l'Opéra, pour créer mille travaux plus attrayants les uns que les autres, spécialement pour la *Revue de la Mode*, doit lui mériter un légitime succès. On trouve au Sphinx les fournitures de tous les ouvrages que nous éditons, depuis le lacet Renaissance à 25 centimes, jusqu'aux laines et soies des plus belles tapisseries, et aux plus jolies broderies blanches, copies ou créations de nos feuilles de broderies. Rappelons également le cours d'ouvrage qui a lieu, le mardi et le jeudi de chaque semaine, 55, avenue de l'Opéra, et dans lequel on apprend à faire tout ce qui paraît dans le journal.

PETITE CORRESPONDANCE

Une abonnée de vieille date. — Merci d'abord pour tous vos gracieux compliments. Votre robe de satin sera fort bien. Montez les lés de derrière avec plusieurs fronces très-serrées, formant une tête très-touffue. Les fronces se cousent sur un haut de jupe beaucoup plus étroit, ayant 15 à 20 centimètres de hauteur, ce qui place la partie du jupon très-froncée à cette distance de la taille. Cette combinaison a l'avantage de permettre de faire faire la traîne à une robe trop courte. Là-dessus, je mettrais un tablier de sicilienne ou de velours bleu plus clair, et je ferais le petit paletot de sicilienne ou de velours forme Louis XV, avec manches de satin comme la jupe. Chapeau velours et satin des deux teintes, avec plumes bleues nuancées et touffes de roses blanches; autour du tablier et du paletot, bord de plumes assorties ou deux dentelles blanches, l'une montant, l'autre descendant, avec natte de velours ou de satin au milieu.

L. D. — Nous avons donné dernièrement une très-jolie gravure de mariée. Les robes de velours noir se font tout unies. La toilette bleue de jeune fille peut être faite avec plissés pareils aux grosses ruches dans le bas, pli quadruple derrière et jupe à demi-traîne. Tablier passant derrière par un gros nœud de velours noir ou bleu foncé. Corsage-cuirasse; manches de velours noir ou bleu. Même façon pour la robe grise.

Marie B. — Oui, pour la robe de grenadine, mais pas de corsage de velours noir. Le blanc va à tout le monde. Faites un corsage cuirasse en faille blanche, et ce sera charmant, ou bien inspirez-vous de la toilette de bal pour jeune fille, qui se trouve dans le numéro du journal, toilette en tarlatane blanche et ornements bleu de ciel. Quant au paletot, attendez un peu, je ne sais pas encore ce qui sera le mieux porté, et rappelez votre demande dans un mois ou six semaines.

Comtesse du C. Bruxelles. — La maison que j'ai désignée fait fabriquer ce tissu d'acier exprès pour elle.

M. P. C. — Ayez l'obligeance de m'envoyer votre adresse, et je vous ferai une réponse directe.

J. de L. — *Impossible* d'envoyer un modèle dans le prochain numéro. Si vous le désirez, on vous enverra un numéro de la *Revue* déjà paru contenant ce modèle.

M. DE S.

Explication du dernier rébus : Souhaitons-nous bonne année du fond du cœur.

Paris. — A. Bourdilliat, imprimeur-gérant, 13, quai Voltaire.